

VAGABONDS...

On voit souvent à Londres arriver des vagabonds, c'est-à-dire des gens n'ayant ni feu ni lieu ; tout le monde n'a pas à sa disposition les *Chemins de fer du sud*, *Panamas*, *Fonds secrets*, etc..., etc..., etc..., il faut donc vivre de son travail, quand le travail manque, ce qui n'est pas rare; au pays des Ressaiguier, et même partout, il faut chercher ailleurs ou crever de faim.

Quand, à bout de ressources, ayant achevé les derniers sous de la dernière collecte des camarades, on ne peut plus franchir les distances en chemins de fer, on prend tout son courage et on marche, des souliers percés aux pieds, des vêtements délabrés sur le corps, on est vagabond! et comme, en cette occasion, on n'a pas la mine reposée on devient nécessairement un individu de mauvaise mine, pourchassé par toutes les polices du monde, c'est dans ces conditions, que nombre de travailleurs sans ouvrage viennent en demander en Angleterre, seul endroit peut-être où on ne commencera pas par les arrêter.

Voici, sans phrases (et plutôt diminuées qu'augmentées) dans quelles circonstances sont arrivés les derniers: l'homme et la femme, car, dans ce monde-là, la compagne ne sait pas abandonner son mari; plus la position est cruelle, plus vite elle est debout, marchant et jeûnant avec lui. Elle est partie sans oser tourner la tête vers les vieux parents, le cœur lui aurait failli; elle ne veut pas pleurer.

Ayant constaté qu'ils avaient de quoi payer leur passage, l'homme et la femme se sont embarqués pour l'Angleterre. Comme c'est heureux, se disent-ils, une fois à Londres, nous trouverons du travail, les patrons de France n'ont pas pu défendre jusque-là de nous employer.

Il y avait un peu de temps qu'ils n'avaient mangé, mais l'espérance les soutenait, ils sont d'ailleurs habitués à ne pas manger tous les jours.

Ils débarquent à Douvres, à 5 heures du matin, émerveillés de la mer qu'ils n'ont jamais vue, fatigués cependant, ils se sentent lourds, leur pensée ne va pas plus loin que le flot qui meurt au rivage. Mais ils savent que de Douvres à Londres, c'est la terre ferme, ils iront à pied, dormant un peu en marchant.

Ni l'un ni l'autre ne savent lire, ce n'est pas pour apprendre qu'ils sont entrés tous petits dans des fabriques; depuis, ils ont toujours travaillé, la douleur leur a enseigné la vie, leur première leçon de géographie a été prise sur les routes, qu'ils suivent les pieds saignants, l'estomac creux.

S'ils ne savent rien, ce n'est pas leur faute. Car ils retiennent par cœur tout ce qui leur semble beau, des chansons, des vers qu'ils ont recueillis comme ils ont pu tous deux, ils ont le sentiment du beau; ils sont de ceux que le progrès attire comme un aimant. Mais le boulet de la misère leur a été bien rivé.

L'homme a déjà une rude expérience. Elle, n'en est pas non plus à sa première épreuve, toute petite, elle a vu Fourmies, et y fut blessée au talon - et depuis que d'autres encore!

Les voilà donc sur le chemin, ils suivent les fils du télégraphe, ne sachant pas un mot d'anglais, ils ne peuvent demander un renseignement.

Il pleut, les arbres se courbent sous le vent, eux seuls sont dehors, eux et les bœufs couchés dans les prairies.

Trois jours, ils marchent, dormant la nuit dans les meules de paille, reprenant leur route avant l'aube, de peur d'être chassés.

Ce qu'ils ont mangé sur le chemin est problème de tous les instants, ils se lient au sort. Un jour que la femme allait mourir, l'homme s'est hasardé à demander un morceau de pain dans une ferme, ils ont fait le reste du voyage avec cela, et une pomme verte.

Enfin, voilà Londres! ils ont eu souvent peur de n'y pas parvenir, quand les fils du télégraphe se croisaient, ils avaient des anxiétés, puis se fiaient à la chance, ils suivaient ce qu'ils croyaient la véritable ligne.

Ils traversent les premières rues sans savoir et entrent enfin dans une gare, où ils espèrent se reposer sous quelque hangar, rebutés de tous côtés, ils tombent enfin à un employé sachant quelques mots de français qui leur indique le quartier français et permet à la femme de rester assise en un coin de la gare.

Les chances se suivent! un vieux resté à Londres, depuis 71, et qui, le matin va chercher des journaux, rencontre ce malheureux arrivé déjà à quelques pas de Charlotte-Street, lui parle, retourne avec lui chercher sa femme, le voyageur ne sait pas le nom de la gare, en fin, reprenant pas à pas son chemin, ils arrivent, les voilà tous deux réchauffés, mais pas de travail et c'est à cela qu'ils pensent d'abord.

Une fois réconfortés, la femme apprend qu'il y a un emploi de laveuse de vaisselle et de vitres, dans un petit restaurant, elle entre pour sa nourriture, lui qui appartient à un syndicat international, apprend que des verreries existent à Castlefort; avec les noms des villes qui sont sur le chemin, et une carte où se trouve un trait d'encre figurant la route entre Londres et Castlefort, le voilà parti.

Il marche, il marche, heureux, croyant déjà le travail assuré.

Cette fois, il a quelques sous, il peut acheter du pain, mais il pleut encore, la route est longue, à force de montrer son papier pour qu'on lui indique d'un geste son chemin, on ne peut plus lire et bientôt, il est détrempé tout à fait - que devenir? il ne désespère jamais, une lettre lui reste qu'il n'a pas lue, et ne comprendrait même pas - une lettre en anglais, pour le *Syndicat des Verriers de Castlefort*.

Il montre l'adresse au premier en qui il croit pouvoir se confier, l'autre lit et lui ouvre ses bras.

Voilà comment le vagabond parvint au Syndicat des Verriers de Castlefort - c'est qu'un mot magique se trouvait dans la lettre: Carmeau; le vagabond fut choyé pendant trois jours, nourri le mieux possible, mais reconduit à la gare, car là non plus il n'y avait pas d'ouvrage.

Mais c'est en chantant et avec les bannières du *Syndicat international des Verriers* que le camarade fut reconduit à la gare, il était heureux à Londres. Toujours pas d'ouvrage, si ce n'est celui de sa femme, mais bientôt elle sera mère, alors pendant peut-être une quinzaine de jours elle ne pourra travailler; on ne peut l'attendre à son emploi.

C'est pourquoi le mari et la femme s'en retournent en France, où, du moins, sont les vieux parents, et de là, s'il n'y a toujours pas de travail, il faudra bien qu'ils marchent encore, alors ils seront trois, il y aura le petit que tiendra la mère, serré contre sa poitrine pour le préserver de la neige d'hiver qui s'épaissira autour d'eux et peut-être en quelque endroit isolé recouvrira leurs cadavres - cela ne finira-t-il donc jamais?

Louise MICHEL.
